

MATH ECOLE

JANVIER 1981
20^e ANNÉE

1981

L'année du numéro 100...

Math-Ecole entre dans sa 25^e année.

Le centième numéro, qui sera exceptionnel, sera publié en novembre prochain.

Ne manquez pas de renouveler votre abonnement.

1981
Fr. 12.-

(Etranger Fr.s. 14.—)

Une revue faite par des enseignants
pour des enseignants.

Des idées pour votre classe...

Des sujets de réflexion...

Une manière de s'informer sur ce
qui se fait ailleurs...

Pour éviter des frais de facturation renouvelez dès aujourd'hui votre abonnement en versant Fr. 12.— au CCP 12 - 4983.

A propos de Symbolisme...

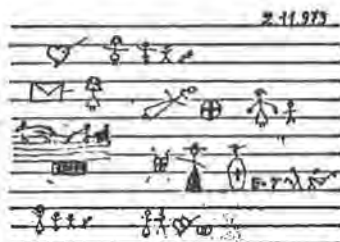
par Ninon Guignard

«Le Monde» des 22-23 avril 1979, publie la lettre suivante:

Lettre d'une illettrée

L'hebdomadaire de Milan *L'Europeo* fait une étrange constatation: certains émigrés illettrés ont recours, pour écrire à leur famille, à des «pictogrammes». (...)

A titre d'exemple, *L'Europeo* publie une lettre que voici avec sa traduction. Elle est adressée à son mari par une femme restée au pays:



«Mon chéri lointain,

«Je vais bien ainsi que les enfants, sauf le plus petit qui est légèrement malade. Je t'ai écrit une lettre et suis préoccupée par l'absence de réponse. Ta mère est malade et a été admise à l'hôpital. Je suis allée la voir et lui ai porté deux colis avec des choses utiles. J'ai été accompagnée par notre avant-dernier, et j'ai donné des instructions pour faire labourer et semer notre champ. J'ai dépensé 150 000 liras.

«On a voté aux élections administratives. J'ai voté pour la D.C., comme l'a demandé le curé. Le parti communiste a perdu. Pour nous autres, P.C. et D.C. sont la même chose: nous continuerons toujours à biner la terre quel que soit le vainqueur. (...) Bons baisers de tes enfants et de ta fidèle épouse.»

C'est un soir d'été. Isabelle, 5 ans et demi regarde par la fenêtre de la cuisine le soleil en train de se coucher.

Lentement la nuit tombe...

Brusquement Isabelle pose une question à son père: – Dis, Papa, pourquoi le soleil se couche?

Et le père de se lancer dans une explication sur le soleil et la terre... l'un qui éclaire, l'autre qui tourne...

Mais il ne suffit pas d'avoir une réponse subjectivement claire pour être compris. Isabelle: – Je ne comprends pas.

Alors le père va chercher un globe terrestre...

– Regarde bien Isabelle: Tu vois la lampe électrique, c'est comme le soleil; et ça c'est la terre. Elle tourne sur elle-même comme cela – Tu vois, ici la terre est éclairée, c'est le jour; ici la terre est dans l'ombre, c'est la nuit. Comme la terre tourne, cette partie de la terre est tantôt dans l'ombre, tantôt éclairée...

Tout semble dit.

Le papa: – ça va, tu as compris?

Isabelle: – mais ça (désignant le globe terrestre), ce n'est pas la terre, c'est du plastique.

... Une polémique sans cesse recommencée

I. INTRODUCTION

«Le symbolisme a tout pénétré, depuis la psychologie jusqu'à la technique, et la mathématique ne pourrait rien sans lui; sans symbole, l'électronique ne serait pas, pas plus que la cybernétique.»

Valentin Bresle¹

Se risquer dans le champ du symbolisme est assurément une aventure, car plus l'étude se poursuit, plus l'horizon s'élargit. Maints auteurs s'y sont essayés, avec plus ou moins de bonheur, soit pour dévoiler la richesse du symbole dans l'art pictural ou dans l'architecture romane, soit pour atteindre les profondeurs de la nature humaine dans ses instances psychanalytiques où tout s'exprime en symboles, soit pour expliciter la genèse du symbolisme et de la représentation au sein de la pensée.

¹ Préface à l'ouvrage de R. Gilles: «le symbolisme dans l'art religieux», p. 5.

Sciences de la nature ou sciences de l'homme, toutes sont concernées par le symbolisme. Aucune n'existe en dehors de lui: chacune y puise son langage et lui paie sa dette par la contribution qu'elle apporte à relever son importance et à l'enrichir. Mais dans le même mouvement où s'élabore chaque science, s'ajoute la prise de conscience des difficultés qu'il faut surmonter pour en communiquer à l'humanité hypothèses et découvertes, certitudes et questions. Et dès lors qu'une science devient objet d'enseignement, le mur des incompréhensions et des ambiguïtés inhérentes à toute communication paraît bien haut.

Notre intention n'est pas d'essayer de réaliser une synthèse des différentes approches, mais de susciter la réflexion en nous laissant porter par les auteurs qui ont marqué les controverses à propos du symbolisme.

Une histoire d'assiette

«*Tout symbole comporte une part de signe brisé...*»

Jean Chevalier ²

A l'origine, le «*symbalon*» (mot grec issu d'un verbe signifiant joindre, lier ensemble) définissait un signe de reconnaissance infaillible entre deux personnes ou deux groupes. Pour ce faire on partageait en deux un objet quelconque, et chacun en recevait une partie. Il était dès lors facile, lors d'une rencontre ultérieure, de s'identifier ou d'identifier un messager en *joignant* les deux parties de l'objet brisé. Cette pratique, qui consistait parfois à fendre en deux une assiette de métal, s'exerçait lors d'accords importants ou d'alliances secrètes.

Ainsi on utilise un objet, en l'occurrence dans notre exemple une assiette brisée, pour dire *autre chose* que l'objet lui-même, pour signifier ce que seuls des initiés pourront comprendre et interpréter. C'est le langage symbolique.

Expliquons-nous: au cours de l'histoire, ce mot s'est enrichi de plusieurs sens; il s'est élargi. L'étude du symbolisme se conçoit actuellement comme l'approche d'une fonction intervenant dans tout processus de connaissance. Aucune connaissance, intellectuelle ou relationnelle, ne se développe en dehors d'un système de signification, rapport que l'individu établit entre un signifié et un signifiant.

² Préface au «dictionnaire des symboles», p. XXII.

Quelques définitions

«La notion de symbole est trop intellectuelle»

G. Bachelard³

Si l'on nous demandait à brûle-pourpoint: «dessinez une table», il y a peu de chance que nous nous mettions à dessiner le meuble sur lequel nous travaillons. Nous allons plutôt tracer rapidement quelques traits, probablement le minimum nécessaire pour évoquer une table. Notre dessin comportera au moins la représentation du plateau et des pieds, ceci n'ayant qu'un vague rapport avec une table réelle, celle qui est devant nous ou celle de notre salle-à-manger. Il représente en fait le *concept* «table» que nous avons élaboré à partir de notre expérience, de l'ensemble des tables que nous avons vues et touchées. De cette expérience, nous avons abstrait les caractéristiques essentielles, celles qui *suffisent* à reconnaître l'objet sans le confondre avec un autre. En retour, notre dessin permettra peut-être à qui le regarde d'évoquer ou d'imaginer la table de son goût.

Ainsi, la *réalité*, les objets réels, ce sont toutes les tables de notre expérience. Le *concept* est constitué par les caractéristiques minimales mais suffisantes pour représenter l'objet en question. La *représentation* elle-même est le dessin schématique, mais cela peut être également le mot «table» prononcé ou écrit, ou alors sa définition (c'est un meuble qui...).

En d'autres termes, nous disons que le concept est le SIGNIFIE et notre dessin, le SIGNIFIANT.

Le signifiant est une *expression perceptible* alors que le signifié est le *contenu* porté par le signifiant. Le signifié est ce qu'évoque le signifiant, ce que celui-ci désigne. Signifié et signifiant sont reliés par un rapport de signification. Notre dessin est inutile si celui qui le regarde ne lui confère aucun sens.

Les signifiants

«Il n'y a pas de communication (...) sans intention de communiquer».

G. Charrière⁴

Les études sur le symbolisme établissent trois grandes catégories de signifiants: l'indice, le symbole, le signe. Les auteurs varient parfois quant à la définition des deux derniers, aussi avons-nous retenu celle qu'ont adoptée probablement la majorité des auteurs, dont Piaget.

³ «L'Air et les Songes», p. 119.

⁴ Dans la revue «Alpha Junior».

L'indice est un signifiant qui s'identifie au signifié. Dans le cas où le signifiant est un objet, l'indice peut être une caractéristique de cet objet. Piaget nuance les types d'indices et cite comme exemple celui du bébé qui entendant une personne émettre un son, cherche à voir à quoi il correspond. Un indice peut aussi être le résultat d'une cause, tel des traces de pas dans la neige. De façon générale, les indices renvoient à quelque chose de plus global, au tout dont ils constituent une partie. Mais ils existent en dehors d'une intention de communication. Évidemment, comme dans le domaine du symbolisme rien n'est simple ni tranché, on peut parfaitement imaginer que des traces ou des sons soient produits dans un but de communication. Une mère qui joue à cache-cache avec son jeune enfant, émet des sons, provoque des bruits susceptibles de tenir lieu d'indices permettant à l'enfant qui cherche de s'orienter.

Le symbole, dans son sens étroit est un signifiant motivé qui présente un rapport avec le signifié, rapport de nature le plus souvent analogique (comparaison). Le symbole n'est pas tiré de l'objet mais se constitue en une construction surajoutée. Il y a évidemment une foule de nuances et de classes de symboles. Piaget parle de symbole ludique⁵, lié à l'évocation d'un objet absent. Un enfant cueille des brins d'herbes pour représenter les épinards nécessaires à sa dînette ou fait d'un morceau de bois une voiture qu'il fait avancer en imitant le vrombissement d'un moteur.

Le signe quant à lui, revêt un caractère conventionnel et arbitraire. Il est toujours social, il est créé pour le maximum de communication. L'écriture mathématique est un système de signes, de même que le langage.

Toutefois, il convient de rappeler ici la difficulté d'être précis et rigide dans le classement de ces différents types de signifiants.

En effet, les mots, parlés ou écrits, sont des systèmes de signes. Mais en tant que sons ou systèmes de sons, leur caractère arbitraire, c'est-à-dire sans lien directement évocateur avec le signifié, s'atténue. On sait qu'à l'origine, les sons sont liés fortement à ce qu'ils représentent, et constituent à ce niveau une sorte d'indices. En ce sens ils sont pratiquement une caractéristique du signifié, ne serait-ce que le bruit que produit l'objet signifié.

«Si nous partons de la racine *fla* qui a donné le latin *flatus*, le souffle, nous trouvons enfler, gonfler, la flûte, le flan (tarte soufflée), flétrir, fiasco (qui s'est dégonflé), le flacon (fait de vide), le fou (tête vide), le flou et le flair».⁶

⁵ Cf. Piaget: «La formation du symbole chez l'enfant», p. 108 et suivantes.

⁶ L. Benoist: «Signes, symboles et mythes», p. 33.

La représentation

«O moi, qui veux grandir, je regarde au dehors, et l'arbre en moi grandit».

Paul Valéry ¹⁷

L'homme, le sujet, organise le monde qu'il perçoit mais, en même temps, le monde réel est organisé d'une manière qui lui est propre. Sujet et monde réel vont donc devoir être situés dans un rapport de communication, rapport fait d'échanges, d'organisations réciproques, de résistances.

La principale acquisition qui va permettre au petit d'homme d'accéder au statut de sujet, à la fois par rapport au monde et aux autres, consiste en une distinction graduelle entre le moi et le non-moi. Ce n'est qu'en se distinguant du monde que le sujet peut se situer comme sujet et non comme une partie seulement de ce monde, et reconnaître le monde comme monde et non comme une partie de lui-même. Ce n'est qu'à cette condition que peut s'instaurer la genèse d'un rapport entre ce monde et le sujet. On appelle parfois ce rapport: relation sujet-objet. Apprentissages logico-mathématique, physique, linguistique, culturel et social et aussi développement affectif suivent le même chemin.

Le développement se déroule toujours dans ce sens: une différenciation puis une coordination.

Le point de départ du développement de la connaissance (affective, sociale ou intellectuelle) s'inscrit donc dans une différenciation intervenant entre le moi et le non-moi. Les régressions, de quelque nature qu'elles soient, vont donc consister en une tentation – et une tentative – de réduire cet écart pour retrouver une origine qui, à cause de l'imaginaire (c'est-à-dire tout ce qui fuit le réel), tend à paraître au sujet comme bénéfique. Or, ces régressions s'opposent au progrès car toute tentative pour retrouver la fusion originelle ne mène qu'à la con-fusion.

Le sujet et l'Autre forment deux ordres. Ceux-ci, de plus en plus distincts au fur et à mesure que se développe le sujet, permettent des échanges de plus en plus nombreux et profonds, où chaque partie existe pour elle-même et en relation avec l'autre. Pour que ces échanges soient possibles au-delà des relations d'immédiateté, c'est-à-dire pour que chaque partie existe pour l'autre en dehors d'une perception directe, ces deux ordres doivent donc se constituer sur un plan où chacun y est re-présenté (rendu présent). Cette représentation implique un signe.

C'est pourquoi, dans l'entre-deux de ces ordres, s'insinue un troisième ordre, un ordre tiers, qui s'organise *entre* le sujet et l'autre. Et il *organise* lui-même les rapports entre sujet et réel ¹⁸. Cette organisation rend possible à la fois:

¹⁷ Première ébauche de la «Jeune Parque», citée dans «Le mythe et le symbole», p. 143.

¹⁸ Rappelons que le réel – ou monde réel – signifie la réalité dans toutes ses dimensions, réalité physique, sociale, réalité des autres, réalité des phénomènes, des situations, etc.

- a) des *échanges*, des *relations* entre le sujet et son environnement;
b) l'instauration de leurs *identités* respectives: l'enfant parviendra à se reconnaître comme sujet ayant une *existence* propre, particulière, unique; tout en devenant capable de *reconnaître* aux autres leur propre identité.
Un développement très long...

II. UN PEU D'ÉPISTEMOLOGIE

Le mouvement de l'histoire, tel un pendule...

«La vieille opposition de la forme et du fond est irritante...»

R. Huyghe ⁹

Renforcer le rapport entre signifiant et signifié ou, au contraire, insister sur l'écart, voire l'opposition entre eux, disputer sur la part respective de l'arbitraire (signe) et du lieu de signification, tel fut le contenu plus de deux fois millénaire des discours et des théories philosophiques, puis logiques, mathématiques et linguistiques.

Dans l'Antiquité déjà, on en vint à s'interroger sur l'origine de la connaissance et sur la nature des relations qui unissaient – ou opposaient – les idées avec le langage, la forme du discours, les «mots-pour-le-dire». La pensée et l'expression, la forme et le contenu, le sens et le signe furent les tandems de la réflexion qui renvoyèrent dos à dos rationalistes et empiristes de toutes les époques.

Qui finit par emporter ce débat sur la prédominance du sens sur le signe contre celle du signe sur le sens? Répondre à cette question, c'est admettre la fin du mouvement de l'histoire, le repos du balancier.

Platon et Aristote déjà...

«Observez bien cette dualité possible d'entrée en jeu: parfois quelque chose veut s'exprimer, parfois quelque moyen d'expression veut quelque chose à servir.»

Paul Valéry ¹⁰

Platon commença cette gigantesque partie de ping-pong qui opposa pour les siècles à venir rationalistes et empiristes.

Non qu'il en fut le promoteur, avec son élève Aristote, car le débat existait déjà. Mais ce sont les deux premiers qui laissèrent des écrits dont l'authen-

⁹ «Vers une psychologie de l'Art» dans la Revue des Arts, p. 140.

¹⁰ «Poésie et Pensée abstraite», p. 160.

ticité soit à peu près certaine, – et le contenu pas trop fantasque!

La polémique, qui fit osciller les théories entre l'importance à donner à la forme ou au contenu (au signifiant ou au signifié), à l'imagination ou à l'expression, prit sa source dans l'opposition qui existait déjà entre les diverses conceptions du monde.

Pour Platon, le réel, l'essence, se situe dans le monde des idées, monde ayant son existence en dehors de l'homme. C'est le monde de l'intelligible où les choses existent vraiment, éternelles et immobiles. Il s'oppose au monde sensible, matériel, qui n'en est que l'image, le reflet. L'expérience fournie par nos sens nous donne seulement l'occasion de retrouver en nous les idées, idées qui y sont inscrites depuis notre naissance (voire dans un monde antérieur). La science consiste donc en une réminiscence. Retrouver le monde intelligible permet alors d'en déduire le sensible.

Aristote prend le contre-pied de son maître et résume ainsi ce bout d'histoire de la connaissance, élaborée par ses aînés: Socrate avait «défini» les idées, Platon se chargea de les «séparer». Et ce dont il les sépara: le monde sensible.

Pour Aristote, pas d'idée transcendante, pas de réalité intelligible. Le réel, l'essence, l'être, qui résidaient pour Platon dans le monde des idées, sont, pour Aristote, dans le monde sensible, concret, particulier. Il introduit en revanche la notion de *forme* (ou cause formelle) qui correspond à ce qu'il y a de commun entre tous les individus d'une même classe.

Il ne croit pas à la chose en soi. Il n'y a que des individus concrets; l'homme en soi (l'idée correspondante de l'homme et située dans le monde intelligible) n'existe pas. Comme il le dit lui-même: «Seuls existent Socrate ou Callias». S'il donne beaucoup d'importance au monde sensible et à l'expérience qui fournissent des images à notre esprit, cet esprit n'est pas pour autant passif. Par un travail d'abstraction à partir du particulier, il construit le général. Et cette construction du général, c'est la science.

Essayons de résumer, par le biais du langage actuel, la pensée d'Aristote. Nous pourrions donc dire qu'Aristote prend en considération le sujet et l'objet, mais qu'il donne beaucoup d'importance à l'objet et à l'expérience que nous en avons. Ceux-ci fournissent à notre intellect des images sur lesquelles il va pouvoir raisonner. Et la part de l'intellect consistera en un travail de conceptualisation qui permet d'atteindre le général, but de la science.

En ce qui concerne le symbolisme, les théories respectives de Platon et d'Aristote les amènent à donner de l'importance au contenu ou à son expression.

Platon prend position pour l'imagination, c'est-à-dire pour la capacité du sujet à retrouver le contenu de l'idée. Celui qui travaille à l'expression, à la façon de transmettre quelque chose le mieux possible, ne l'intéresse pas. Les poètes ne sont que des imitateurs d'images et la vérité n'est point leur but ¹¹.

Dans le *Cratyle* ¹², Platon réfléchit sur la «justesse» des mots ¹³. Il en arrive à la conclusion qu'il faut aller directement aux choses «sans les mots». Le sens est du côté de l'intelligible et non du côté de l'univers sensible. Le sens est idée.

Quant à Aristote, plaçant le réel au niveau du monde sensible, il met l'accent sur la forme, indissociable de la matière.

L'un affirme la primauté du sens, l'autre du signe. Certes. Mais que signifie une telle controverse alors que chacun a une vision différente de la réalité. Pour Platon, le monde universel des idées existe en dehors de nous, alors que pour Aristote, l'homme construit et donne du sens au monde à partir de son expérience. S'il a pu dire «le mot chien ne mord pas», c'est que le mot n'a pas d'existence en soi. C'est nous qui lui donnons existence. L. Benoist suggère à ce propos que si, effectivement, il y a un écart entre le signifié et le signifiant, on ne peut toutefois pas négliger le rapport de signification qui identifie symboliquement le mot chien à la morsure. «Si le transfert ne s'effectue pas, ce que semble supposer Aristote, il n'y a plus de symbole. *Cave canem!*» ¹⁴

En effet, si le mot ne mord pas, il *signifie* quand même qu'une morsure est possible.

Suivre alors Platon et refuser les mots? C'est une alternative qui est loin d'être aisée. Et pourtant...

Deux voies sont donc ouvertes à l'histoire de l'étude du symbolisme. Deux tendances. Presque tous les auteurs se prévaudront de l'une d'elles; certains des deux. Cependant même dans ce dernier cas, alors que sera affirmée la synthèse, la préférence pour l'une d'elles ne manquera jamais de poindre. Et, ironie du sort, alors que l'effort constant est l'atteinte du but suprême de la conciliation, ces auteurs se verront rejetés vers l'un des bords, au sens où l'on ne peut être que du bord des rationalistes ou de celui des empiristes.

¹¹ Cf. «La République», livre X.

¹² Œuvre de Platon à laquelle il donna le nom d'un de ses maîtres, philosophe de l'école d'Héraclite.

¹³ Cf. P. Ricoeur, «Signe et sens».

¹⁴ Cité par L. Benoist, «Signes, symboles et mythes», p. 5.

Moyen Age et Renaissance

«L'art est une langage.»¹⁵

La pensée de Platon reste très vivace pendant toute l'Antiquité et son déclin. L'occident se christianise et Platon reste un des grands maîtres des premiers pères de l'Eglise. Aristote, quant à lui, connaît une éclipse, car l'Eglise se méfie de sa théorie.

Néanmoins, celui-ci réapparaît dès le XI^e et XII^e siècle et s'imposera par les études de Thomas d'Aquin.

Curieusement, l'hégémonie de l'un au détriment de l'autre n'a pas mis de côté le problème de l'origine et de l'explication de la connaissance. La notion de concept et celle d'idée continuaient de faire leur chemin.

Des écoles apparentent et firent front au problème en s'opposant les unes aux autres.

Le *nominalisme* prétend que le concept n'est qu'une abstraction à laquelle ne correspond aucune réalité dans l'esprit, et qu'il se réduit à un mot (ou à un nom, d'où le terme de nominalisme). Pour les «*réalistes*», les idées universelles sont des essences qui existent dans l'esprit. Ce sont des réalités en soi, qui précèdent toute connaissance. Une troisième école, enfin, affirme que les concepts, s'ils existent bien dans l'esprit avant tout savoir, ne sont élaborés qu'à partir de connaissances particulières. Cette école reçoit le nom de *conceptualisme* à cause de son origine aristotélicienne.

Qui l'emporta? L'histoire n'a gardé, et pour cause, que le nom de ce ténébreux débat qui passionna longtemps les scholastiques et que les manuels livrèrent à notre incompréhensible indifférence sous le nom de *Querelle des Universaux*.

Abélard (celui d'Héloïse) tente bien de nuancer l'opposition, tâchant de faire la part de chaque école tout en s'élevant contre le nominalisme et le réalisme. Pas étonnant qu'il soit reconnu comme le chef de file du conceptualisme. Environ un siècle plus tard, Thomas d'Aquin osera commettre une synthèse de ces trois positions en une curieuse proposition ¹⁶.

«Vive les mathématiques»

Anonyme

Si Aristote avait joué les muses du Moyen Age, Platon prit sa revanche lors d'une sorte de révolution culturelle qui se nomma, à l'époque, le Nouveau Sçavoir.

¹⁵ R. Hughe: «Vers une psychologie de l'Art», p. 141.

¹⁶ Pour les curieux de la curiosité thomiste, la proposition est celle-ci: les universaux ont une existence *post rem* dans notre intellect, *in re* dans les choses et *ante rem* dans l'esprit divin. Traduction libre: après, pendant et avant....

A l'époque où Florence connaît un bouillonnement artistique et scientifique sans précédent, beaucoup se découvrent une vocation d'antiquaires et remettent au goût du jour les manuscrits de Platon.

Le XV^e siècle juge-t-il Platon comme le meilleur représentant de l'Antiquité? Ou tout bonnement Aristote commence-t-il à lasser les beaux esprits?

Au Moyen Age, l'architecture avait évolué du style *romain* au *gothique*, s'inscrivant dans le profond mouvement qui préféra à l'esprit des mathématiques celui de la géométrie¹⁷. Le statut du nombre fut-il mis en cause parce que trop lié au séculaire symbolisme magique et païen? L'ésotérisme qui se rattachait aux nombres était-il soudain jugé malsain? Ces hypothèses ne semblent pas contredire les réflexions menées alors au fond des cloîtres cisterciens.

Toutefois, on peut bien indiquer qu'il y eut d'autres raisons puisque les vieux symboles égyptiens ou cabalistiques continuèrent d'enrichir les cathédrales gothiques.

Enfin, après une longue nuit de sommeil, les mathématiques reprennent vie et se mêlent d'influencer à nouveau notre vieux problème du rapport entre forme et contenu, entre raison et expérience.

Au XVI^e et XVII^e siècle, on rompt avec Aristote, comme l'avaient déjà fait les Toscans. Et on exhume les «idées» de Platon. Pourquoi les aristotéliens ne participent-ils pas à ce renouveau mathématique? Peut-être parce que la mathématique, seule science exacte, n'est que déductive. Alors l'empirisme et son expérience...

«La nature est écrite en langage mathématique».

Galilée

Le Moyen Age avait surtout mis l'accent sur l'expression. Non que le contenu du message (celui de la foi) n'ait pas eu d'importance. Mais, la priorité était donnée à la forme que devait revêtir ce message pour qu'il soit reçu. Ainsi le souffle créateur s'empara des esprits et, plus encore qu'à d'autres époques, se plaisait-on aux représentations de tous genres, théâtre, mystères, marionnettes, fresques remplies de symboles. Les fleurs qui agrémentaient nativités et vies de saints n'étaient point là pour l'ornement seulement: chacune avait un sens particulier.

La Renaissance croit redécouvrir la science – qui effectivement avance à pas de géant – et méprise un peu cet effort pour l'expression, trop proche, à ses yeux, du sentiment. Elle préfère la raison. De plus, jugeant le Moyen Age trop obscur, les croyances, le «signifié» se modifient. Rien d'étonnant à

¹⁷ Personne n'eut alors l'idée de les réunir.

ce qu'alors la recherche du sens porte sur le contenu des idées plutôt que sur leur expression.

«Ainsi, le problème du signe et du sens a-t-il été conquis aux dépens d'une autre problématique, celle de l'essence et de l'idée, à travers la grammaire spéculative du haut Moyen Age, le nominalisme du bas Moyen Age, puis l'empirisme des modernes jusqu'à la théorie des signes de Condillac.»¹⁸

Pour Condillac (XVIII^e siècle), toutes les connaissances s'établirent à partir des sensations. Les sensations se transforment constituant l'origine des idées.

On comprend dès lors pourquoi, avec Galilée et Descartes, on passe du «qualitatif» au «quantitatif» et pourquoi la peinture perd son caractère symbolique pour devenir (avec Michel-Ange, par exemple) une description minutieuse de la nature et de l'homme (dessins «anatomiques» du corps humain et géométrie de la perspective).

Ce parallélisme entre l'esprit scientifique et l'expression artistique, se renouvellera à chaque époque. G. Durand relève par ailleurs que «Beethoven est un contemporain de Hegel».¹⁹

Du XVIII^e au XX^e siècle

Kant est le nouveau père du rationalisme après Platon. Dans la *Critique de la raison pure*, il affirme la prédominance des opérations de jugement réglées elles-mêmes par les structures de la pensée.

Créer un lien de signification va donc consister en une opération intellectuelle. Le sens est premier et ne dérive pas du signe.

La pensée contemporaine va, elle aussi, donner lieu à de puissantes querelles d'école.

Importance du sujet ou de l'environnement et de l'expérience dans la relation sujet-objet? En ce qui concerne le symbolisme, la navette fait glisser l'accent sur le signe comme principal appui du sens, puis sur les opérations de l'esprit qui fondent le sens des signes.

«Toutes les fois donc qu'on entreprend de donner une solution sémantique à des problèmes épistémologiques, le sens bascule à nouveau du côté du signe. Les lois du signe gouvernent alors celles du sens».²⁰

Dans le domaine artistique, poètes, peintres, sculpteurs, écrivains ne restent pas en arrière et animent – joliment – la controverse, mêlant leurs voix à celles des philosophes.

Les Romantiques, chérissant le moi, en reviennent aux Idées, mais ils ont leurs détracteurs.

Une âpre bagarre s'engage sur la mission de l'art, «copie» ou «expression» de la nature, observation du monde ou imagination créatrice.

¹⁸ P. Ricoeur, op. cité.

¹⁹ G. Durand: «Les structures anthropologiques de l'imaginaire», p. 401.

²⁰ Ch. Baudelaire: «Curiosités esthétiques», p. 230.

Baudelaire écrit:

«Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relative; c'est une espèce de pâture que l'imagination doit digérer et transformer». ¹²

En revanche, d'autres auteurs mettent en relief l'importance de l'expression, tel le philosophe Alain:

«...l'art n'a nullement pour fin d'exprimer une idée mais tout au contraire de faire paraître par des moyens de métier, par des moyens imposés, une idée que l'esprit par ses propres moyens n'aurait pu former». ²²

Actuellement, on peut observer deux directions chez ceux qui s'occupent de symbolisme.²³

D'une part, les recherches qu'on regroupe sous l'égide de la sémiotique tendent à traiter de l'ensemble du phénomène symbolique. Cette orientation ne s'intéresse pas qu'aux signes linguistiques mais à toutes formes de symboles liés à l'anthropologie, à la sociologie, à la psychologie, individuelle et sociale, aux mass media...

D'autre part, la linguistique, isolant les phrases en unités de plus en plus petites, tend à «subordonner la notion de sens à celle de signe». Et même, «pour la linguistique structurale, les lois du sens sont contenues dans les lois du signe». ²⁴

En guise de conclusion: Tout est symbole.

«Un symbole est donc avant tout le signe d'une unité perdue mais reconstituée dialectiquement».

J. Brun ²⁵

Les premiers balbutiements du bébé, ses premiers gestes puis ses premières paroles sont les tentatives sans cesse recommencées pour communiquer avec son environnement.

L'écriture et le dessin, la musique et la peinture, l'art enfin, donnent à l'humanité les mots pour *se dire*, s'appréhender et se comprendre.

Tout est symbole; tout se joue dans cet élan mystérieux qui anime l'homme pour sortir du silence et de la solitude où l'enferme son corps. Mais la médiation des mots ou des signes ou des symboles rejette bien souvent les significations dont ils sont porteurs dans le labyrinthe des ambiguïtés qui entachent tout essai de comprendre et de connaître l'Autre, nature et humanité, sentiments et raison, proximité et altérité...

²¹ Ch. Baudelaire: «Curiosité esthétique», p. 230.

²² Alain: «Vingt leçons sur les Beaux-Arts», p. 250.

²³ Cf. P. Ricoeur, op. cité.

²⁴ P. Ricoeur, op. cité, p. 1012.

²⁵ Cité par J.R. Marengo: «Symbole et réalité», réflexion sur une distinction ambiguë.

S'attacher à la lecture attentive du monde symbolique sans lequel chacun ne serait qu'une «forteresse vide», telle est la merveilleuse et difficile voie empruntée par les hommes depuis le fond des temps.

Souci d'incompréhension et querelles: source de rencontre et de connaissance; le monde des symboles n'en finit pas de susciter un renouvellement permanent de la communication à travers les sciences et les arts...

«Que voulez-vous, Monsieur, les mots, on n'a rien d'autre».

Samuel Beckett

...mais que serions-nous sans eux.

Références des citations

R. GILLES : «*Le symbolisme dans l'art religieux*». Ed. de la Maisnée, 1979.

J. CHEVALIER : Préface au premier tome du «*Dictionnaire des symboles*». Ed. Seghers, Paris, 1973.

L. BENOIST : «*Signes, symboles et mythes*». PUF, Paris, 1975.

G. CHARRIERE : Dans la revue «*Alpha Junior*», volume X, N° 136. Ed. Grammont S.A., Lausanne, 1979.

J. PIAGET : «*La formation du symbole chez l'enfant*». Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1945, 6^e éd. 1976.

R. HUYGHE : «*Vers une psychologie de l'Art*» dans la revue des Arts. Juillet 1951, texte recueilli par P. PICON dans «*L'œuvre et l'imagination*».

P. VALERY : «*Poésie et pensée abstraite*», dans Variété V, Gallimard, Paris, 1944.

PLATON : «*La République*», livre X, 598 b, trad. E. CHAMBREY. Les Belles Lettres, texte cité par P. PICON dans «*L'œuvre et l'imagination*».

P. PICON : «*L'œuvre d'art et l'imagination*», textes choisis, Hachette, Paris, 1965.

P. RICOEUR : «*Signe et sens*», Article paru dans l'Encyclopaedia Universalis, Tome IV, p. 1011-1014.

G. DURAND : «*Les structures anthropologiques de l'imaginaire*». Bordas, Paris, 1973.

CH. BAUDELAIRE : «*Curiosités esthétiques*». Gallimard, Paris, 1973 (établi par Y.G. Le Dantec).

ALAIN : «*Vingt leçons sur les Beaux-Arts*». Gallimard, Paris, 1920.

J.-R. MARELLO : «*Symbole et réalité*» (réflexion sur une distinction ambiguë) dans «*Le mythe et le symbole*». Ed. Beauchesne, Paris, 1977.

G. BACHELARD : «*L'Air et les Songes*». Ed. Cortis, 1943.

Dialogue imaginaire entre Platon et Aristote

Premier entretien

A. – Salut, Platon. Je suis venu dès que j'ai reçu ton billet. Si j'ai bien compris, tu désires que nous discussions devant tes élèves?

P. – Il y a aussi des péripatéticiens qui, pour une fois, t'entendront sans se dégourdir les jambes. Mais je t'ai surtout fait appeler parce qu'il semble qu'il y ait des tas de gens, élèves d'aucun maître, qui ont entendu parler d'une opposition entre nos deux théories et aimeraient en connaître les enjeux. J'ai trouvé plus intéressant et plus instructif de débattre ensemble devant eux, plutôt que l'un de nous démontre le bien-fondé de sa propre philosophie et critique celle de l'autre.

A. – Je comprends. Tu es décidément toujours le même, l'élève inconditionnel de Socrate: ce sont les auditeurs qui, par eux-mêmes, doivent pouvoir se faire une idée.

P. – J'ai pu maintes fois vérifier le bénéfice d'une telle méthode. J'ai appris que tu consacrais tes soirées à des cours différents de ceux des matinées, passant ainsi de l'aube, ésotérique, au crépuscule, ouvert à un plus vaste public, j'ai pensé que tu serais à ton aise ce soir.

A. – Quel est le sujet de ce soir?

P. – Discuter de nos idées.

A. – Je vois. Tu es sûr au moins d'avoir le beau rôle: on parle de nos idées, et tu glisses tout doucement vers les Idées, avec un grand «i», le mot-clé de toute ta théorie.

P. – N'allons pas si vite. Le peuple veut du concret, prenons comme objet de notre dialectique une chose que tout le monde croit voir.

A. – Non, que tout le monde voit effectivement, parce qu'ils ont deux yeux. Prenons la table qui est devant nous. Au moins tu ne pourras pas m'accuser de choisir un objet sur lequel j'ai l'habitude de discourir puisque je parle en marchant.

P. – Ton tabouret ferait donc aussi l'affaire. Mais tu as raison, la table ne risque pas d'être confondue avec nos anatomies. Posons le problème. Un ébéniste reçoit la commande d'une table. Comment s'y prend-il selon toi?

A. – Il matérialise le concept de table, concept qu'il a construit depuis sa naissance à partir de l'expérience formée par toutes les tables qu'il a vues et déjà fabriquées.

P. – Pas du tout. L'homme ne construit pas le concept de table à partir de ses expériences antérieures mais il fait sienne l'idée ¹ de table, universelle, qui existe en dehors de lui. L'ébéniste prend modèle sur l'idée et en copie dans le bois une imitation. Il part donc bien de l'universel pour arriver au particulier.

A. – *Tu mets bien le doigt sur un des points de notre désaccord: je suis convaincu que le concept universel ne se promène pas dans le ciel car c'est bien nous qui le construisons à partir de l'expérience du particulier.*

P. – Résumons nos deux positions.

Pour toi Aristote, l'expérience des objets particuliers permet de construire le concept universel. Alors que je suis convaincu que c'est parce que j'ai hérité de l'universel que je peux appréhender le particulier.

A. – *Si pour toi la réalité c'est l'universel, l'idée, explique-moi pourquoi le mot chien ne mord pas?*

P. – Ton attaque est par trop triviale. Ce que je veux dire, c'est que la seule réalité est le monde des idées.

A. – *C'est bien ce qui nous sépare: pour moi l'univers sensible est le seul réel dont, par expérience je tire l'universel.*

Deuxième entretien

A. – *Rappelons l'objet de notre dernier entretien. On discutait sur l'universel et le particulier.*

P. – Admets que toutes les tables que l'ébéniste construit procèdent bien d'une idée universelle qui fait que quelque chose de la première table se retrouve dans la seconde, que ce quelque chose se retrouve dans une troisième, ainsi de suite. Elles *participent* toutes d'une idée de table dont l'existence seule explique les propriétés communes de toutes ces tables. D'ailleurs, tu as parlé toi-même d'emboîtement de classes!

A. – *En effet, on a affaire à une sorte d'emboîtement dans une classe de plus en plus générale. Seulement, au sommet, on a cette classe générale et pas une table en soi. A ce sujet, j'ai fait un rêve.*

P. – Tu crois aussi à cette superstition qui donne des explications aux rêves?

A. – *Tu sais bien que non. Je m'en souviens seulement parce que l'homme de mon rêve disait un peu comme moi. Seulement comme c'était de la fiction dans le futur, il ne parlait pas en l'air, mais argumentait à partir d'objets matériels. Tiens, je crois bien que c'était des perles. Il disait à peu*

¹ Tout ce qui est possible, que ce soit d'ordre matériel, naturel, mathématique, déjà réalisé ou réalisable, etc.

près ceci: «Si je prends une perle en bois, brune et petite et que je la mette à côté d'une perle également en bois, brune, mais de taille supérieure, je peux alors former la classe des perles en bois, brunes. Et si à ces perles en bois brunes, j'ajoute des perles en bois mais teintées en bleu, je peux former la classe des perles en bois. Par récurrence de la méthode j'en arrive à la classe la plus générale qui comprend toutes les perles».

P. – C'est plutôt précis quand tu rêves. Revenons donc à notre exemple, mieux vaut s'en tenir à un seul. Je prétends, moi, qu'à partir d'une idée, unique, on peut fabriquer une multiplicité de tables.

A. – *Je rejette l'idée car le concept vient de l'expérience et non pas d'un modèle céleste.*

P. – Tu n'es donc pas de l'avis de ceux qui affirment, exprès pour nous irriter, que ton concept correspond à mon idée descendue du ciel sur terre. Je vais prendre un autre exemple pour bien me faire comprendre. Lorsqu'un ébéniste se décide à construire une table, il fait d'abord un dessin qui nécessite de sa part des connaissances en arithmétique et en géométrie.

A. – *Je te suis.*

P. – Il a besoin de se référer à des nombres, pairs ou impairs, à des angles et à des figures. Admettons qu'on lui ait commandé une table de forme carrée. Il ne va pas utiliser tous les carrés qu'il a vus ou déjà esquissés mais il va bien raisonner sur le carré en soi.

A. – *Je te vois venir. Ne le prends pas comme une injure, mais tu argumentes en vrai pythagoricien. Tu crois, comme eux, que les êtres existent par imitation des nombres. A la différence près, je te l'accorde, que tu dis, toi, que c'est par participation aux idées. Mais tu ne fais, en fait, que remplacer nombre par idée.*

P. – Pour un logicien, tu as la réduction facile! Il y a d'abord les idées, puis ensuite les choses sensibles qui en sont les imitations. Les choses mathématiques, elles, sont entre deux.

A. – *Ah! parce qu'il y a un intermédiaire?*

P. – Disons plutôt... une intersection, si j'ose me permettre un néologisme. Les choses mathématiques appartiennent aux idées en ce qu'elles sont éternelles et immobiles, mais au monde sensible en ce que leurs concrétisations sont multiples et non, comme l'idée, une et singulière.

Mais n'usons pas de la patience de nos auditeurs. Notre prochain entretien, si tu le veux bien, portera sur l'art.

A. – *Ainsi, il y en aura eu pour tous les goûts...*

Troisième entretien

A. – *Je t'ai entendu dire que ce n'est pas par l'art que le poète compose mais par suggestion divine.*

P. – Exactement, comme les bacchantes qui après s'être enivrées se laissent posséder par le dieu et se livrent à des danses et des discours qu'elles n'oseraient produire de sang-froid.

C'est très important car cela veut dire que l'on ne peut réussir que dans le genre où nous pousse la Muse.

A. – *Tu chatouilles donc celle de la dissertation... Mais j'y pense, si j'en crois tes théories, cela signifie que le grand Platon s'est fait répudier et de Melpomène et de Polymnie. Qu'as-tu fais de tes poèmes et de tes tragédies de jeunesse?*

P. – J'ai tout brûlé. Socrate m'avait tellement enthousiasmé, que seule la philosophie occupa mon esprit.

A. – *Tu te défends mal. Si j'analyse ce que tu viens de dire, j'en déduis ou bien que tes œuvres de jeunesse n'étaient pas inspirées, c'est à dire pas géniales du tout, ou bien que les dieux n'ont aucune constance.*

Mais il y a une autre explication. Si l'on tient compte de tes dispositions pour la mathématique, la géométrie, l'astronomie, et j'en passe, tu es le chéri des dieux. Un vrai Panthéon.

P. – Tu as beau jeu de railler...

A. – *Allons, ne te fâche pas. Mais comprends la difficulté. Comme je l'ai écrit dans l'Éthique à Nicomaque, ce n'est pas une tâche aisée, lorsqu'on préfère la vérité à tout autre être cher, de s'affirmer contre les positions de ses amis. Car tu es mon ami...*

P. – Je le sais. D'ailleurs je suis fier de mon élève, et que tu le veuilles ou non, je continue à penser que toutes nos affirmations ne se contredisent pas vraiment.

A. – *Tu y tiens! Ce n'est pas parce que nous avons recouru au même exemple pour illustrer nos théories respectives que nous avons les mêmes conceptions.*

P. – Nous avons un exemple commun?

A. – *Mais oui, celui de la statue.*

P. – Tu as raison. Dans l'un de mes dialogues, le *Timée*, j'évoque le cas du sculpteur qui a à sa disposition un modèle d'une part, de la matière d'autre part.

A. – *Je dis de même.*

P. – Le sculpteur place donc devant lui son bloc de marbre ou un tas de terre glaise. Il jette alors les yeux sur le modèle. Lequel, préexistant à la statue, continuera d'exister quand celle-ci sera réalisée.

D'autre part, la matière que le sculpteur a choisie va lui résister, mais il n'en cisèlera pas moins la forme rêvée.

A. – D'accord pour la statue, la matière et le modèle. Seulement, ce que j'affirme, moi, c'est que la statue n'existe qu'en tant que matière et forme, in-dis-so-lu-ble-ment. La forme est bien inscrite dans le marbre grâce au sculpteur, mais si cette forme est celle d'un homme, c'est que cette forme, qu'il a en tête, lui vient de son expérience, de son concept de corps humain. Mais la forme n'a pas de réalité en dehors de la matière. Concrètement, il y a un bloc de marbre, puis une statue qui est marbre et homme, matière et forme.

P. – Oh, la, la. On en revient au même point que l'autre jour, avec la table. N'empêche qu'en ce qui concerne l'artisan, il ne représente que ce qu'il croit être et qui n'est en fait que ce qui paraît.

A. – Tu deviens un peu abscons pour nos auditeurs.

P. – Je veux dire que l'art ne fait qu'imiter alors que la science, elle, consiste à imaginer.

A. – Je sais ce que tu penses, je t'ai entendu proférer des horreurs au sujet des peintres. «Ce ne sont que des imitateurs d'images qui n'atteignent pas la vérité».

P. – Mais cela est pourtant exact! Et pour tout les arts. Enlève à un poème l'inspiration, les couleurs et le rythme qui parent si bien les vers, et ne prends en considération les mots et les phrases que pour eux-mêmes. Je vois ta figure! Imagine un jeune visage qui n'a d'autre beauté que sa jeunesse et sa fraîcheur. Que devient-il quand la fleur de la jeunesse l'a quitté?

A. – Tu vois bien, nul ne réunira jamais nos deux points de vue. D'ailleurs en fait de jeunesse ce n'est pas que diminution de la beauté et mon expérience est réelle: ces maudites douleurs d'estomac me reprennent. Il me faut te quitter ainsi que cette assemblée. Je vais aller de ce pas réchauffer la bouillotte d'huile que je tiens sous ma robe.

Cet entretien est imaginé à partir de textes issus, pour Platon: de *Ion*, de *République* et de *Timée*; pour Aristote: des *Métaphysiques* et de l'*Ethique à Nicomaque*.

Initiation au jeu des échecs (II)

par Patrick Charrière

2. Les échecs avant Alexandre Alekhine

Origines

D'où viennent les échecs? Depuis quand ce jeu existe-t-il? Comment la manière de jouer a-t-elle progressé? Quels furent les plus grands joueurs d'échecs?

Voilà un chapelet de questions que pourrait se poser aussi bien le débutant que le fort joueur.

Dans ce deuxième article et dans le suivant je vais tenter de répondre à ces quatre questions primordiales.

D'où vient le jeu des échecs et depuis quand existe-t-il? Actuellement il semble que l'ancêtre du jeu soit le «chaturanga», jeu inventé au nord de l'Inde, au V^e siècle de notre ère. Le chaturanga ressemble en effet beaucoup au jeu d'échecs modernes: bien que l'on jouât à quatre joueurs, la marche des pièces était, à quelques différences près, identique à celle du jeu actuel. Toutefois le chaturanga était dominé par le hasard car joué avec un dé. Un fort joueur, délaissé par la chance, perdait donc tout le bénéfice de son énergie; au contraire un mauvais joueur gagnait des parties, aidé qu'il pouvait être par le dé! Aussi le jeu n'avait absolument aucun intérêt à mon avis. Bien vite on supprima le dé et on réduisit le nombre de joueurs à deux. Le jeu d'échecs commençait à prendre sa forme définitive.

Depuis l'Inde, le jeu gagna la Perse. Il suivit ensuite les conquêtes arabes et aboutit en Espagne d'où il ne tarda pas à se propager dans toute l'Europe. Il eut encore quelques modifications telles que le droit de roquer, de jouer son pion de deux pas lors de sa première avance, de prendre en passant.

Enfin! le jeu d'échecs se donna les règles modernes, définitives, telles que nous les connaissons actuellement (ou plutôt telles que nous allons les apprendre dans les prochains articles).

La période romantique

Qu'allaient donc créer sur l'échiquier les premiers joueurs? Réponse: des sacrifices!

En effet, «attaquer, sacrifier et mater» aurait été une excellente devise dans les premiers temps des échecs (du XVI^e au XIX^e siècle). La seule devise du reste, car il était absolument inconcevable de gagner une partie en jouant dans un style de défense ou d'attentisme. On nageait donc en plein romantisme. Les premiers champions comme Greco ou Lolli furent des joueurs d'attaque.

Parmi ces joueurs que l'on pourrait qualifier de «primitifs» (ce qui n'est pas le moins du monde péjoratif), un excellent joueur brilla dès l'âge de 10 ans, j'ai nommé François André Danican, Alias Philidor (1726-1795). Ce joueur célèbre possédait une très grande lucidité ainsi qu'une objectivité incomparable dans le raisonnement, qualités, je le rappelle, essentielles. Il fut l'un des premiers (pour ne pas dire le premier) à reconnaître la valeur des pions dans la partie d'échecs. Dans son livre «Analyse des échecs» (1749), Philidor fait remarquer notamment que «les pions sont l'âme des échecs». Ainsi naissait petit à petit le jeu de position.

Dès 1736, Philidor grimpa rapidement dans la hiérarchie des joueurs d'échecs. Vers 1742 il était le champion incontesté du Café de la Régence à Paris¹. Mais il ne s'arrêta pas là. En 1747, à Londres, il affronta le très fort joueur qu'était Philippe Stamma. Résultat: 8 victoires, 1 défaite et 1 nul en faveur de Philidor, le champion du monde! (remarquez que son titre n'était encore pas du tout officiel). Philidor partagea ensuite son temps entre Paris et Londres, s'adonna aux échecs et à la musique (il était également un grand compositeur). Il mourut en 1795, à l'âge de 69 ans.

Son successeur, Deschappelles (1780-1847) ne fit pas progresser le jeu d'un pouce, convaincu qu'il était que «l'étude des ouvertures est une perte de temps». Il n'en resta pas moins un fort «joueur de café».

Il faut attendre La Bourdonnais, joueur français (1797-1840), pour que le jeu fasse quelques progrès notables. La Bourdonnais avait très bien assimilé les principes stratégiques de Philidor et son jeu était basé sur une centralisation des pièces, préparant une éventuelle offensive. Il ne fut donc en rien un joueur d'attaque au sens propre du terme, mais plutôt un joueur positionnel.

La Bourdonnais s'imposa, en 1834 à Londres, dans un match contre son dangereux rival irlandais Mac Donnell.

Suivirent des champions tels que St-Amant, Staunton (le pionnier du jeu sur les ailes et de la «fianchettisation» des fous), Anderssen (joueur allemand au style d'attaque qui laissa de splendides combinaisons et dont les parties contre Kieseritzky et Dufresne furent qualifiées respectivement d'«Immortelle» et de «La toujours jeune»), Morphy (le génial américain, au style extrêmement brillant, qui fut le meilleur joueur de son époque²). Citons également l'apparition du premier tournoi d'échecs, à Londres en 1851. Tout cela nous amène au véritable stègè, Wilhelm Steinitz.

¹ Le Café de la Régence était en quelque sorte le «Club de Paris»; tous les meilleurs joueurs français de l'époque y ont joué.

² Je ne dirais pas le meilleur joueur incontesté de son époque, car Staunton refusa toujours de le rencontrer mais ne s'avoua jamais moins fort!

Les premiers postulats

Steinitz (1836-1900) allait mettre fin à la période romantique, dominée par des joueurs «sur-doués», pour laisser la place aux «travailleurs des échecs». Après un immense travail, Steinitz allait émettre de nombreux principes, règles, postulats, qui sont encore totalement valables de nos jours. J'espère faire découvrir au joueur débutant, dans mes prochains articles, quelques-uns de ces principes. Sachez déjà que Steinitz accordait une très grande valeur, une importance capitale au gain des pions. Dans bien des parties, il prenait un «pion empoisonné»¹, se cantonnait ensuite dans une défense précise et gagnait en finale, grâce à son pion de plus.

Cette manière de concevoir le jeu des échecs fut tout à fait révolutionnaire pour l'époque. Les joueurs l'acceptèrent d'autant moins facilement que Steinitz était un petit homme nerveux, contredisant tout le monde et prêt à se mettre en colère à la moindre remarque sur sa personne ou sur un coup qu'il venait de jouer. Il fallut donc attendre une trentaine d'années avant que l'on accepte ses postulats.

Steinitz devint rapidement le meilleur joueur du monde. Il s'intitula même «champion du monde» après sa victoire dans un match contre Anderssen (en effet, après le retrait de Morphy, Anderssen était revenu au premier plan).

Son titre acquis, Steinitz chercha des challengers: il battit successivement l'Anglais Bird (qui se vantait de ne pas étudier la théorie, la trouvant inutile; malheureusement pour lui, il laissa son nom à une ouverture!), l'allemand Zukertort (à deux reprises; le deuxième match fut d'ailleurs dramatique; mené 4 à 1, Steinitz finit par s'imposer 10 à 5; Zukertort, très affecté, en mourut deux ans plus tard), Tschigorine (le père de l'école russe d'où sortirent plus tard les plus grands champions), Gunsberg (le très fort hongrois ne s'inclina que par une marge serrée, 10,5 à 8,5), puis de nouveau Tschigorine (dénouement également dramatique; à 9-8 en faveur de Steinitz, il ne manquait à celui-ci plus qu'un point pour conserver son titre; dans une position perdue, il sut profiter d'une gaffe monstrueuse de Tschigorine et l'emporta).

Toutefois Steinitz dut capituler deux fois (en 1894 et 1896) devant un jeune mathématicien allemand, Emmanuel Lasker. Dépossédé de son titre, Steinitz s'éteignit quelques années plus tard.

Le pragmatisme

Pour Lasker, les échecs ne furent pas le seul centre d'intérêt; il était aussi bien philosophe, mathématicien que sociologue! Avec lui commençait le

¹ Nom donné au sacrifice d'un pion fait par des joueurs, en compensation duquel il obtient divers avantages, dans la plupart des cas une attaque.

règne du pragmatisme. N'a-t-il pas déclaré, après sa victoire contre Steinitz, «le joueur a battu le penseur»?

Lasker ne jouait selon aucun dogme particulier. Il aimait jouer dans des positions inférieures, laissant à son adversaire le soin d'attaquer. Celui-ci se sentait d'ailleurs obligé d'attaquer, prenait des risques, se découvrait et une fois que son attaque avait fait long feu, il subissait, impuissant, la technique implacable de Lasker en matière de contre-attaque et d'exploitation des faiblesses. Lasker instaura également la psychologie dans sa manière de jouer. Il jouait d'une façon différente selon le style de son adversaire.

Lasker, au contraire de Steinitz, ne fut pas pressé de mettre son titre en jeu. Il attendit 11 ans avant d'accepter de jouer contre son premier challenger, le terrible américain Frank Marshall insatiable joueur d'attaque, mais garda brillamment son titre sur le score de 8-0 (et 7 parties nulles).

Pendant ce temps un deuxième candidat frappait à la porte. Il se nommait Siegbert Tarrasch (1862-1934). Tarrasch pensait que les échecs étaient une science obéissant à des lois précises. Il avait ainsi une vision très dogmatique du jeu. Sa manière de jouer était la simple application de principes tels que: «placez vos tours sur des colonnes ouvertes», «développez d'abord les cavaliers, ensuite les fous» etc. Le surnom de Tarrasch, «Praeceptor Germaniae», est d'ailleurs très révélateur! Lasker s'imposa facilement par 8 à 3 (et 5 nuls).

Il battit encore à Paris le franco-polonais David Janowski (son maniement des fous était remarquable; sa paire de fous était appelée «the two Jam's» ou «les deux Janowskis»), ainsi que l'autrichien Karl Schlechter. Ce dernier était un joueur hors-pair, mais profondément pacifiste. Il était incapable de haïr son adversaire («qualité» que Fischer, le génial américain dont je parlerai plus tard, considérait comme très importante!). Aussi ses résultats étaient constitués d'environ 80% de parties nulles, 15% de victoires, et seulement 5% de défaites. Lasker ne put que faire match nul contre ce joueur au style universel (style qui ne convient pas du tout à Lasker, car il ne pouvait en cerner les défauts comme il avait l'habitude de le faire avec les autres joueurs). Toutefois, comme le stipulait le règlement, Lasker garda son titre: le challenger devait posséder au moins deux points d'avance!

Le début du XX^e siècle vit l'apparition de forts joueurs tels que le cubain Capablanca, le russe Alekhine, l'autrichien Spielman, le danois Nimzowitsch, le tchécoslovaque Réti, le polonais Rubinstein, etc. Le niveau des tournois était donc monté et il devenait difficile, même pour le champion Lasker, d'y obtenir la première place.

Les échecs se développèrent également avec la parution de livres et d'articles. Les principes dogmatiques de Tarrasch furent exprimés dans son «traité des échecs», la stratégie moderne de Nimzowitsch dans «Mein System», le traitement hyper-moderne de l'ouverture et ses conséquences en milieu de jeu dans «Modern Ideas in Chess» de Réti, etc.

Après la première guerre mondiale, José-Raoul Capablanca, grâce à de brillants résultats, put enfin disputer un match de championnat du monde contre Lasker. Ce match commença à La Havanne en 1921. Capablanca

l'emporta facilement par 4 gains et 10 nuls, devenant ainsi le troisième champion du monde (officiel) des échecs. Lasker se retira dès 1925, pour revenir aux échecs en 1935, les nazis lui ayant confisqué tous ses biens. Après quelques résultats honorables, Lasker mourut en 1941, à l'âge de 73 ans.

Capablanca fut une personnalité marquante des échecs. Très beau garçon, il préférait de beaucoup les belles danseuses au jeu d'échecs! Ainsi, mis à part les tournois, il ne passait pas beaucoup de temps devant l'échiquier. Son style était simple, logique. En regardant ses parties on est tenté de penser que sa manière de jouer coule de source et est facilement imitable puisque logique. Mais tout le monde n'est pas logique! Ainsi par exemple Rubinstein, dont le style était très proche de celui de Capablanca, finissait ses parties épuisé (quelquefois d'ailleurs par une grosse bourde de débutant) contrairement à Capablanca, toujours dans un état de grande fraîcheur!

Capablanca ne connut pas la défaite pendant huit ans (de 1916 à 1924) ce qui l'amena à se poser la question de savoir si le jeu avait encore un intérêt. Le fait de ne pas préparer ses parties fut l'une des causes de la défaite du cubain lors de son match à Buenos Aires contre Alexandre Alekhine (1892-1946), qui devint ainsi le nouveau champion du monde.

(A suivre)



J. A.

1211 GENEVE 6

Monsieur François JAQUET

Recorne 21

2300 LA CHAUX-DE-FONDS

TABLE DES MATIÈRES

A propos de Symbolisme..., <i>N. Guignard</i>	1
Initiation au jeu des échecs (II), <i>P. Charrière</i>	20

Comité de rédaction:

Mlle F. Waridel, MM. Th. Bernet,
F. Brunelli, A. Calame, R. Déner-
vaud, D. Froidcoeur, G. Guélat, R.
Hutin, F. Jacquet, Ch. Morandi, F.
Oberson, S. Roller, J.-J. Walder.

Rédacteur-responsable: R. Hutin

Abonnements:

Suisse: F 12.—, Etranger F 14.—,
CCP 12 - 4983. Paraît 5 fois par an.
Service de la Recherche Pédagogi-
que; 11, r. Sillem, CH 1207 Genève.
(Tél. (022) 35 15 59).

Adresse: Math-Ecole; 11, rue Sillem, CH-1207 Genève; CCP 12 - 4983